

RUEGG Ulrich

WINTERHALTER Gérard

Représentations féminines et masculines dans l'Apocalypse

Introduction

Dégager quelques représentations de l'homme et de la femme dans l'Apocalypse de Jean, peut paraître bien insolite.

Appartenant au courant apocalyptique, très en vogue entre le 2^e siècle avant J.C. et le 2^e siècle après J.C. dans des milieux judéo-chrétiens insatisfaits de leur situation ou se sentant opprimés, menacés par les puissants de leur temps, l'Apocalypse de Jean a été écrite à l'intention des Eglises d'Asie Mineure dans le but de rallumer l'esprit combatif de leurs membres, pour qu'ils continuent à témoigner de la force de transformation de l'Evangile, du Christ mort et ressuscité : « L'Apocalypse est la grande épopée de l'espérance chrétienne, le chant de triomphe de l'Eglise persécutée » [2]. Elle est donc fortement enracinée dans l'histoire des Chrétiens à la fin du 1^{er} s. après JC.

Ceci dit, elle se démarque des caractéristiques classiques des écrits apocalyptiques sur différents points :

- Jean invite à l'engagement personnel plus qu'à l'attente d'une revanche mise en œuvre par un Dieu tout-puissant. C'est par son action, par son témoignage que le chrétien reste uni à l'histoire du peuple de Dieu, plus que par le seul respect des lois de la communauté.

- Le prophète revalorise aussi le temps actuel, l'histoire humaine, la Terre, l'ici-bas : Il n'y a pas d'opposition rigide et radicale entre un monde actuel ici bas qui serait foncièrement mauvais, devrait être détruit pour permettre l'avènement d'un monde nouveau, dans l'au-delà, qui serait porteur d'un avenir radieux et d'un bonheur sans failles.

Une citation de Prigent [3] ouvre une perspective intéressante à ce sujet : "le monde est vrai et réel, mais il y a une vérité et une réalité supérieures. La transcendance est loin d'être un rêve. Elle est source de vie et assurance de victoire. La temporalité n'est pas abolie, mais elle

connaît une totale conversion. Le monde nouveau est un espace que l'on peut découvrir ici bas."

Tout en symboles et en images, le langage de l'Apocalypse nous paraît témoigner du caractère à la fois perturbant et fécond de l'imaginaire lorsque l'ordre social et l'ordre symbolique sont en crise, comme c'était le cas au début de l'ère chrétienne, et comme c'est le cas également aujourd'hui. Il ne se donne pas immédiatement à comprendre. Les visions et les paroles mettent en mouvement, invitent à un dialogue interprétatif, le message échappe à toute tentative d'interprétation définitive, valable une fois pour toutes. Son symbolisme n'a jamais cessé de nourrir l'imaginaire chrétien, comme en témoignent de nombreux écrits et oeuvres d'art [1] et les caractéristiques qui viennent d'être évoquées ne sont pas sans rappeler celles de la démarche psychanalytique.

Sur la base de ces prémisses, nous nous sommes intéressés à voir en quoi les portraits d'hommes et de femmes tels qu'ils sont dépeints dans l'Apocalypse pouvaient contribuer à un remodelage des représentations symboliques du masculin et du féminin, et des rôles respectifs de la femme et de l'homme dans la société.

Dans la suite de ce texte, nous allons cheminer à partir de ce qui est dit de l'homme et de la femme dans Apocalypse 12, à l'aide d'un tableau datant du 11^{ème} siècle, de style le Mozarabe, réalisé par un certain Facundus. Après la présentation de quelques éléments descriptifs, quelques pistes de réflexion seront proposées en vue d'ouvrir un dialogue.

La femme et le mâle dans Apocalypse 12

Pour Rosenberg, "la femme de la vision d'Apocalypse 12 est l'archétype de tout ce qui est féminin" [4].

La vision d'Apocalypse 12 nous révèle d'abord la gloire de la femme. Vêtue du soleil, avec une parure d'étoiles et son marchepied lunaire, "elle représente tout ce que l'homme de l'antiquité aimait et désirait de la vie" [5]: la chaleur du jour, les lumières dans la nuit, le rythme des mois et des saisons, le mouvement des planètes et des constellations. Tout en elle est lumière et vie.

C'est elle qui donne la vie, son corps est l'espace où naît une vie. Son attention est tournée vers l'intérieur, vers un espace mystérieux et

douloureux qui abrite cette vie qu'elle peut sentir, entendre travailler en elle.

Elle affronte par ailleurs seule le dragon, dont les signes de puissance mortifère (couleur rouge-feu, têtes multiples prêtes à dévorer, puissance de la queue qui balaie le tiers des étoiles) sont aussi évidents que les signes de puissance de vie de la femme. L'opposition entre ces deux puissances est au cœur de ce chapitre. Malgré une démonstration de violence destructrice et de menace de mort, le dragon n'a pas le pouvoir de s'en prendre à la femme elle-même. Elle ne recule pas devant lui. Ni ses douleurs, ni la menace réelle qui pèse sur l'enfant à naître ne l'empêchent de rester calme, forte, déterminée, comme si elle était invulnérable.

Au moment où l'enfant naît, Dieu intervient pour mettre le bébé à l'abri près de son trône. La femme s'enfuit au désert, à un endroit préparé par Dieu pour elle. Elle a ainsi à nouveau une place où tenir tête à l'adversaire, où elle trouve à se nourrir pendant 1260 jours et où la terre vient à son aide. On peut dire qu'elle a besoin de ces espaces de vie, elle les habite pour donner forme à sa personnalité.

Dans ce même chapitre, le mâle apparaît sous les traits du fils. Il est présenté comme faible, vulnérable, et ne doit son salut qu'à une intervention divine qui le met à l'abri auprès du trône céleste. "Il représente la vie dans sa forme problématique, vulnérable, mais aussi dans sa promesse et ses virtualités, dans son aptitude à un accomplissement céleste "[6].

Il a devant lui un avenir auquel il doit donner forme. Il lui appartiendra d'exercer son jugement pour établir une vie juste parmi les humains créés à l'image de Dieu.

Pour cela, Le fils a besoin de progresser dans le temps, d'apprendre, de découvrir, et de remettre en question. Il apparaît tourné vers l'extérieur pour comprendre ce que l'avenir exige de lui. Il est ainsi pris dans la spirale du temps jusqu'au jour où il "mènera paître toutes les nations avec une verge de fer". Par là même, le fils mâle est invité à acquérir de l'autorité en se formant non seulement au rôle de juge, mais aussi à celui de berger: rassembler, garder, nourrir et protéger son peuple.

Les différents éléments évoqués brièvement ci-dessus suggèrent que, dans la vision d'Apocalypse 12, l'identité féminine serait marquée

principalement par l'investissement de l'espace, alors que le masculin serait lié de manière privilégiée à l'organisation du temps.

La dimension spatiale en lien avec le féminin est repérable d'abord par les attributs célestes de la femme enceinte (le soleil, la lune), où elle apparaît toute puissante, à l'image de la mère des fantasmes des premiers mois de la vie du nourrisson, et ceci même si elle occupe une place apparemment modeste face au dragon. Dans un deuxième temps, c'est l'espace intérieur, sensible, douloureux, abritant l'enfant à venir, qui est mis en valeur. Enfin, après la naissance de l'enfant qui déclenche la fureur du dragon et un combat, elle trouve place sur la Terre. Elle y apparaît plus vulnérable, mais investit avec confiance le lieu préparé par Dieu et où la Terre vient à son aide.

La dimension temporelle se repère chez le mâle par le temps nécessaire pour acquérir auprès de Dieu une confiance en lui suffisante pour développer une capacité de jugement et avoir autorité pour conduire son peuple. Le devenir serait ainsi caractéristique du masculin, masculin qui apparaît par ailleurs, sous les traits d'un enfant, comme particulièrement fragile.

Si l'on suit ces réflexions, nous sommes, de fait, assez éloignés d'une vision patriarcale traditionnelle et conservatrice où l'homme a autorité sur la femme de fait, en raison de son anatomie, en raison d'une loi apparaissant instituée de tous temps et une fois pour toutes, faisant fi de l'évolution culturelle des différentes sociétés.

Dans Apocalypse 12, la femme a un pouvoir de fait. C'est elle qui donne la vie et nourrit. Ce pouvoir là, s'il est nécessaire au nourrisson qui attend d'être comblé, aussi un aussi une face inquiétante: en effet, si le mâle en devenir est mis à l'abri de la puissance destructrice du dragon, il est du même coup éloigné de sa mère, de la femme qui lui a donné la vie, comme si la puissance de vie irradiant de la femme pouvait aussi nuire au développement de la capacité de jugement de l'homme en devenir. Une fois sur Terre, elle a besoin d'un autre, qui n'est pas un homme, un mâle, mais un autre symbolique, Dieu, par l'intermédiaire de ses anges, et la Terre, pour trouver des lieux où elle peut vivre en sécurité.

L'homme, quant à lui, n'aura de pouvoir effectif que celui qu'on voudra bien lui accorder. Ce pouvoir vaudra essentiellement par sa dimension symbolique, qui vaudra cependant à l'homme d'être également respecté.

Le symbolique ne semble pas avoir la même fonction chez la femme et chez l'homme. Pour la femme, c'est la possibilité de disposer d'un espace où elle peut vivre en sécurité qui est en jeu, tandis que pour l'homme, la question de la transmission apparaît primordiale.

Autre fait à souligner, les dimensions spatiales et temporelles dont nous venons de parler apparaissent dans un contexte de combat. Combat ayant une dimension cosmique, puis se poursuivant sur Terre.

Jean nous paraît ainsi souligner de manière forte que c'est à travers le conflit, un conflit inévitable, que la femme et l'homme vont révéler leur personnalité et assumer leurs choix identitaires. Affronter ce qui est conflictuel, accepter le combat, l'engagement, sans céder à la tentation de se résigner, de se replier sur soi, de souscrire à la gloire, à la puissance et aux richesses procurées par l'Empire Romain ou encore de fuir dans la passivité en attendant un monde meilleur a donc un sens, une valeur positive.

D'un point de vue psychanalytique, la vision d'Apocalypse 12 évoque le parcours d'un individu pour qu'il puisse se constituer un sentiment d'identité suffisamment fort pour développer des valeurs propres, et assumer ses limites, avec une capacité d'ouverture, d'accueil de l'autre dans sa différence. Ce parcours est marqué par les conflits internes, la bisexualité, le développement d'une capacité à se référer à un autre symbolique,.

Le cheminement de Jean lui-même, au fur et à mesure du développement des visions apocalyptiques, et ce qui est dit de Jézabel, semblent, à ces différents égards très intéressants.

Le cheminement du Prophète Jean

Jean est solitaire et se considère lié à son Seigneur comme un esclave à son maître[1]. Il se trouve dans l'île de Patmos qu'il ne quitte pas et où il écrit le livre de l'Apocalypse. Il ne se déplace pas d'une ville à l'autre, mais il maintient des relations écrites avec les Eglises.

Dans Apocalypse 5, il pleure: personne n'a le pouvoir ni la compétence d'ouvrir le livre qui lui aurait permis de prendre connaissance des dispositions que Dieu a prises pour l'avenir du monde, et donc d'aller révéler, dans la lignée des prophètes de l'ancien testament, "Ce qui est et ce qui doit arriver ensuite". Il est plongé dans le désarroi, un sentiment de

détresse l'envahit, il doit remettre en question ses relations avec Dieu. Il s'est rendu compte que la vie, la sienne aussi, est un livre fermé. Qui connaît le sens de l'existence?

Il y a finalement un vainqueur, digne d'ouvrir le livre, qui aurait la puissance du «Lion de Juda» et la renommée du «Rejeton de David». Le prophète voit cependant un agneau "qui semblait immolé"! Le contraste fut total, il met en évidence le paradoxe de la foi chrétienne: Le vainqueur est le Christ crucifié. Jean voit l'agneau «comme immolé», mais il est debout, vivant; fort de ses dix cornes, il tient tête à ceux qui voudraient l'assaillir, et dans ses sept yeux il y a une lumière de sagesse et de connaissance.

En privilégiant le symbole de l'agneau, Jean souligne que Jésus est devenu vainqueur en offrant sa vie sur la croix. Il répond aux attentes des hommes en "aimant les siens jusqu'à l'extrême" (Ev. de Jean 13,1b), et non en écrasant ses ennemis. Au terme de ce parcours intérieur, il a développé et acquis les éléments nécessaires pour affermir sa foi, et donner un sens aux combats à venir.

Jézabel, la prophétesse émancipée

Jézabel, qui se dit prophétesse, revendique une vocation et une décision personnelles. Elle est de son époque, qui a vu l'émancipation de la femme dans la 'bonne' société romaine. Celui-ci s'est développé principalement dans trois domaines: la vie religieuse [7], la vie matrimoniale et la liberté sexuelle [8] [9] [10], et la vie économique et culturelle [11].

Le personnage de Jézabel se présente sous un double aspect, l'un très engageant, l'autre terrifiant :

1. L'une cherche, avec ses amis Nicolaïtes, à vivre un Evangile présent dans les cités d'Asie Mineure, à la recherche des ténèbres et des lumières qui se trouvent en chacun. Elle fait partie de l'Eglise de Thyatire où elle exerce un ministère et où elle est tolérée, contrairement à Ephèse. Cette tolérance n'a pas perturbé une vie communautaire fervente, fidèle, généreuse.

2. L'autre est vue comme une femme séduisante et séductrice qui milite pour une liberté sans bornes (Ap 2,20-24). Ainsi, on lui reproche:

- de sous-estimer le danger de pervertir la liberté chrétienne par l'idéologie impériale romaine, qui fait du succès, du pouvoir et de la domination les valeurs essentielles de la société,

- d'inciter au paganisme parce qu'elle enseignerait à manger des viandes sacrifiées aux idoles en favorisant la participation des chrétiens à la vie des villes et de leurs citadins, aux fêtes et repas communautaires suivant des cérémonies païennes.

- d'initier ses proches à "la connaissance des profondeurs de Satan". Il y a là différentes interprétations, les uns estimant que la prophétesse a parlé des profondeurs de Dieu, comme Paul l'a fait par exemple en Romains 11,33. Mais l'auteur de l'Apocalypse 'rectifie' avec ironie: "Ce ne sont pas les profondeurs de Dieu qu'on explore, comme le prétendent les Nicolaïtes, mais celles de Satan" [12].

La description de ces deux parcours montre un Jean désarçonné dans sa quête interne, ne pouvant plus s'appuyer sur la fidélité à une loi extérieure qui ferait autorité parce que venant de Dieu, alors que Jézabel apparaît sereine, confiante en elle, autonome, maîtrisant son sujet, s'appuyant sur une connaissance interne, tenant plus de l'expérience sensible, de ce qui travaille en elle. Elle est d'un côté attirante, elle donne envie de s'identifier à elle, mais elle fait aussi peur ; elle est d'ailleurs désavouée par Jean.

Jézabel a découvert un espace de liberté en devenant chrétienne. Elle met l'accent sur l'ouverture à l'autre, refusant la voie de la sécurité et de la certitude offerte par l'obéissance à la loi. Pour Jean, il y a un risque de dissolution de l'identité chrétienne et d'assimilation au monde romain, ou alors de marginalisation dans un sectarisme gnostique. L'enjeu est de développer un sentiment d'identité et un sentiment d'appartenance, à la fois suffisamment ferme pour éviter la "dissolution" et souple pour permettre l'ouverture.

La "grande prostituée" et de "l'épouse de l'agneau".

Le lien entre dimension spatiale et féminin, ainsi que les deux visages de la femme, l'un attirant, l'autre inquiétant, se retrouvent dans les chapitres 17 et 21 de l'Apocalypse sous les traits de la "grande prostituée" et de "l'épouse de l'agneau".

Celles-ci ont des ressemblances: Une comparaison entre Ap 17,1-6 et Ap 21,9-14 montre qu'elles ont en particulier les mêmes signes extérieurs de richesse et d'autorité. Mais l'une est incapable d'aimer; elle veut posséder sans se donner, dominer sans partager, obtenir sans attendre,

ne connaît pas le deuil. L'autre se prépare en vue des noces; elle partage son attente de bonheur: "Heureux ceux qui sont invités au festin des noces de l'agneau!"(Ap 19,6).

Dans l'esprit du prophète, ces deux femmes symbolisent deux villes, "Babylone-la-Grande" et "Jérusalem-la-Nouvelle".

De fait, dans l'antiquité, les femmes et les hommes trouvaient leur identité dans la ville. C'est là qu'on s'initiait à la «vraie» civilisation. En dehors de la ville, il n'y avait que les «pagani», les «païens» incultes. [13] Habiter la ville crée une appartenance. Beaucoup de gens sont identifiés par le nom de leur ville: Jésus de Nazareth, Paul de Tarse, Marie de Magdala ou Apollonius de Thyane, etc. Tous ces noms de ville sont du genre féminin! La ville est féminine. "La ville est sensuelle. Le corps s'oriente, épouse les rues; les regards montent le long des façades, épient les courbes de lumière, touchent les angles des maisons" [14].

A la fin du premier siècle une crise d'identité secoue les villes de l'empire romain, en particulier en Asie-Mineure. Elle est due à la politique centralisatrice de Rome. La ville est de moins en moins «un lieu communautaire», mais une succursale ou un faubourg de Rome. Les urbanistes s'inspirent du plan d'un camp militaire des légions: les villes sont carrées avec un quadrillage géométrique des quartiers. La vie politique n'est plus dirigée par des instances locales, mais par des autorités déléguées par la capitale. Le succès du christianisme naissant est dû pour une large part au fait que les églises étaient organisées selon les structures des «ecclésias» grecques, qui reconnaissaient le pouvoir des autorités religieuses locales [15].

Ces deux villes symbolisent ainsi deux modèles de civilisation. "Babylone-la-Grande" est le nom donné à Rome dans l'Apocalypse, en référence à sa politique de grandeur (Ap 14,8; 16,19; 17,5; 18,2.10.21). "Jérusalem-la-Nouvelle" qualifie l'espérance d'un monde nouveau. Il y a là une lutte entre une communauté ayant un projet de puissance, et une communauté ayant un projet d'espérance, entre la prostituée qui a tout, tout de suite, mais qui ne tient pas la route, et la fiancée qui accepte l'épreuve du temps, temps de la préparation pour devenir épouse.

Par l'expression «Nouvelle Jérusalem» on peut entendre que la nouveauté est radicale, mais la nouvelle ville remplira des attentes et des espoirs qu'on avait déjà dans l'ancienne Jérusalem (par ex en Es 65,17ss). Apparaît ici une dialectique créativité-mémoire qui ouvre tout un champ de réflexion sur l'importance à donner, dans la transmission, à l'appui sur l'ancien pour permettre l'émergence du nouveau?

Aucun individu, aucune communauté, aucune civilisation, ne peut devenir ou rester vivante par ses propres ressources. La place de Dieu, du symbolique, est incontournable, permettant de différencier et d'articuler masculin et féminin, espace et temps, créativité et mémoire, dans une lutte à mort contre la mort, l'envahissement par la destructivité, même si celle-ci peut prendre le visage apparemment enviable d'une Pax Romana.

Bibliographie

- [1] PREVOST J.P., La bible, nouvelle traduction, Bayard, 2001, 3083.
- [2] BOISMARD, M.E., L'Apocalypse, in la Bible de Jérusalem, Paris, 1953
- [3] PRIGENT, P., L'Apocalypse de Saint Jean, CNT XIV, Labor et Fides, Genève, 2000.
- [4] ROSENBERG, A., Michael und der Drache, Olten 1956.
- [5] RAHNER, H., Griechische Mythen in christlicher Deutung, Darmstadt 1966, 89.
- [6] CALLOUD J., DELORME J., DUPLANTIER J.P., Apocalypses et Théologie de l'Espérance, Paris 1977, 358.
- [7] FAU, G., L'émancipation féminine à Rome, Paris 1978, 41-43.
- [8] J.MARQUART, J., Das Privatleben der Römer, Darmstadt 1980, 68-70.
- [9] FAU, G., L'émancipation féminine à Rome, Paris 1978, 29.
- [10] JUVENAL, Satire VI, 229-220.

[11] MEEKS, W.A., The First Urban Christians, Yale University 1983, 24.

LEWIS, N., REINHOLD M., Roman Civilization, New York 1990, 268 et 363.

[12] GIESEN, H., Die Offenbarung des Johannes, Regensburg 1997, 121.

[13] MEEKS, W.A., The First Urban Christians, Yale University 1983, 14-18.

[14] GAUDIN, J.-P., Genius Loci, In: Ma ville idéale, Genève 1999, 129.

[15] PLUMACHER, E., Identitätsverlust und Identitätsgewinn, Neukirchen 1987, ch. 7.

[1] Ap 1,1b : "doulos", c'est-à-dire "esclave".